

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Écrire le tragique

Yolande Villemaire, *Le dieu dansant*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 240 p., 19,95 \$.

Anne Hébert, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 96 p., 12,95 \$.

Danielle Laurin

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurin, D. (1995). Review of [Écrire le tragique / Yolande Villemaire, *Le dieu dansant*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 240 p., 19,95 \$. / Anne Hébert, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 96 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 23–24.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Yolande Villemaire, *Le dieu dansant*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 240 p., 19,95 \$.
Anne Hébert, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 96 p., 12,95 \$.



Écrire le tragique

Yolande Villemaire et Anne Hébert réinventent la vie, la mort, les songes.
Et voilà que l'on plonge, à des dizaines de siècles et des milliers de kilomètres de distance, dans la terreur du déchirement intérieur.

ROMAN
Danielle Laurin

CELA SE PASSE DANS L'INDE MYSTIQUE DU XI^e SIÈCLE. Cela se passe dans les entrailles de feu d'un danseur jeune et beau, on dirait un dieu. *Le dieu dansant*, c'est le titre du sixième roman de Yolande Villemaire, un roman achevé, clair, où le tragique baigne dans une étrange et douce lumière.

Le feu de la passion

Depuis vingt ans dans les livres de Yolande Villemaire, ça déborde, ça gicle, s'agit : un feu d'artifice de mots, d'émotions, de sensualité. Avec *La vie en prose* couronné par le Prix des Jeunes écrivains du *Journal de Montréal* en 1980, l'écrivaine lançait en quelque sorte le roman d'une nouvelle génération, un roman débridé et inusité, à voix multiples, où des filles belles et rebelles rêvaient tout haut dans un flot de paroles folles. Puis vint *Vava*, une suite à *La vie en prose* sans être une suite, un prélude plutôt, qui ouvrait grande la porte à tous les *trips* mysticos-pétés que l'on puisse imaginer. Entre *La vie en prose* et *Vava*, il y eut aussi *Ange Amazone* et quelques recueils de poésie, il y eut surtout *La constellation du cygne*, autant dire la constellation de la passion, ravageuse, foudroyante, tragique.

La passion. Voilà bien, dans toute l'exaltation et le débordement de cette écriture depuis vingt ans, la constante. Ici pourtant, dans *Le dieu dansant*, cela se déplie, se déploie avec économie, glisse, s'immisce derrière une écriture simple et pure. Et cela tombe, un couperet.

L'histoire de Shambhala chavire les sens. Tout est calme et serein d'abord : le jeune danseur indien s'épanouit dans l'affection tendre de sa famille et la spiritualité bienveillante de son guru. Mais ce n'est pas assez, ce ne sera jamais assez. Shambhala brûle, brûle d'une passion immense pour la danse, animé par une grâce divine, celle de Shiva, dieu de la danse.

Il dansait, mais ce n'était plus lui qui dansait. Une force mystérieuse le soulevait littéralement de terre et Shambhala bondissait, échappant par instants à la pesanteur. Shiva, qu'il avait invoqué toute la journée, le possédait corps et âme, l'entraînant dans une griserie essoufflée.

Le feu de la danse perdra Shambhala. Son père, ministre du maharajah, représentant de la Loi, ne pourra tolérer de voir son fils se laisser consumer par cette passion destructrice. La danse dans le royaume de Chidambaram est réservée aux femmes... Pris d'une colère incontrôlable, le père finira par briser les jambes de son fils bien-aimé qui mourra peu de temps après. Le jeune homme aura quand même savouré corps et âme le fruit défendu. Il aura eu le temps aussi de connaître une initiation sexuelle qui donne lieu à des pages enivrantes de sensualité et d'érotisme.

Le récit de la danseuse avait ranimé le désir de Shambhala, qui glissa le long du corps de son amante et embrassa la yoni de la jeune femme, suçait et mordilla, lécha le bouton de rose en haut de la fente, glissa la langue dans l'ouverture du vagin, souffla, serra les grandes lèvres entre ses doigts.

Danse et sexualité s'appellent, se confondent :

La jeune femme tira vers elle les belles jambes du danseur, l'incitant à se tourner vers elle tête-bêche. Elle lécha les testicules et le sexe, le parcourant dans toute sa longueur, baisa le gland avec énergie puis engloutit la verge en son entier.

Yolande Villemaire atteint ici des sommets d'écriture. Son histoire mystique est écrite avec la simplicité des maîtres. Bien sûr, il faut accepter de se laisser bercer par cette Inde du XI^e siècle, accepter de pénétrer dans cet univers de guru, de karma et de dharma. Mais *Le*

Yolande Villemaire

Le dieu dansant

Roman



l'HEXAGONE

Yolande
Villemaire

Dieu dansant n'a rien à voir avec une quelconque quête spirituelle échevelée. Yolande Villemaire renoue plutôt avec les origines du roman : *Le Dieu dansant* est digne des plus grandes tragédies.

Le noir de l'âme

Pas de porte d'entrée ni de porte de sortie, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais* s'ouvre et se ferme sec sur le noir, l'impossible, le tragique. Anne Hébert a choisi pour son dix-septième livre de faire court : quatre-vingt-dix pages à peine, et pourtant, tout y est, serré : la violence crue, la dureté, la force du désir, la beauté.

Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais : à lui seul, le titre donne le ton à ce récit où se croisent quatre destins tragiques. Il s'agit bien de l'histoire d'Aurélien d'abord, veuf et père le même jour, et qui en perdra la foi. Quand commence le récit, Aurélien Laroche ferme définitivement sa porte sur le monde : «Son jeune visage aux larmes sèches n'est plus à voir et à regarder d'ici qu'il atteigne son âge définitif de pierre morte.» Seul au bord de la rivière, en retrait du village, Aurélien vague à ses tâches, seul il s'occupe de Clara, «la petite créature sortie d'une fontaine de sang, entre les cuisses de sa mère mourante».

Clara grandira dans le silence et la monotonie. À dix ans, ne sachant ni lire ni écrire, elle sera prise en charge par Mademoiselle, la nouvelle institutrice du village. Mademoiselle débarque un beau jour dans la

maison d'Aurélien avec ses «cheveux roux mousseux», ses «lunettes cerclées d'or» et ses bagues, de multiples bagues qu'elle porte aux deux mains «en guise d'alliance qu'elle aurait eue avec la terre entière». Une relation trouble, une complicité magique liera bientôt Clara et l'institutrice. Mais la mort encore une fois crociera le destin de Clara. Mademoiselle mourra, tel est son destin à elle, après avoir légué à Clara son amour des mots et de la musique, ses connaissances du vaste monde, ses bagues, ses robes, ses livres... enfin tout ce qui témoigne de son passage sur la terre. «Deux fois engendrée par deux femmes différentes, Clara soupesait en secret le double mystère des héritages mêlés.»

Passent les jours au bord de la rivière blanche, Clara aura bientôt quinze ans, l'âge des premières amours. Parmi les soldats venus des vieux pays où sévit la guerre, elle s'éprend d'un lieutenant anglais.

Elle n'a pas ouvert les yeux. Elle n'a pas dit une parole. Elle l'a laissé faire ce qu'il voulait faire d'elle. Elle a appris de lui ce qu'elle pouvait apprendre de lui, de toute éternité. Clara n'a eu qu'un seul petit cri d'enfant qui meurt lorsqu'il est entré en elle.

Sitôt aimée, sitôt délaissée, Clara s'en retournera avec ses songes au bord de la rivière.

Peut-être sait-elle cela depuis toujours, dans l'obscurité de ses veines, la séparation, la brièveté de l'amour, son passage léger sur le monde, pareil à l'ombre rapide d'un nuage sur les champs.

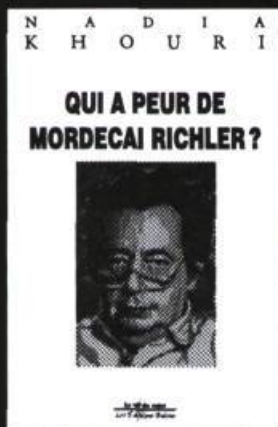
Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais témoigne à lui seul de toute la grandeur de l'œuvre d'Anne Hébert qui, à soixante-dix-sept ans, recevait l'an dernier le prix Gilles-Corbeil de la Fondation Émile-Nelligan, «le plus bel hommage de ma carrière», s'exclamait-elle. Le Québec a toujours été au cœur de son œuvre, bien qu'elle soit installée depuis des lunes à Paris. On retrouvera bien sûr dans ce tout petit récit le Québec des vastes espaces et des villages de campagne. On retrouvera aussi les thèmes chers à l'écrivaine depuis *La chambre de bois* en 1958, depuis *Le Torrent* surtout, son recueil de nouvelles publié sept ans plus tard. Mais c'est sans doute de son roman précédent, *L'enfant chargé de songes*, Prix du Gouverneur général 1992, dont *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais* est le plus proche : même présence obsédante de la mort, de l'eau et des songes, même tumulte intérieur, même déchirure, mêmes difficiles amours. Par-dessus tout, c'est la limpidité de l'écriture poétique d'Anne Hébert qui fait de *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais* un livre remarquable.



Anne Hébert



Les Éditions Balzac



Nadia Khouri
Qui a peur de
Mordecai Richler ?

UNANIMEMENT
SALUÉ PAR
LES MÉDIAS



UN OUVRAGE QUI
N'ÉCHAPPERA PAS
À LA CONTROVERSE

Gérard Étienne
La question raciale
et raciste dans
le roman québécois



1751, rue Richardson, bureau 7519
Montréal, Québec, H3K1G6
Tél.: (514) 939-8862 - Fax (514) 939-2661